

« Franz » de Véronique Pollet

Je m'étais installée là, me croyant seule, pour écrire à ma mère mes impressions sur cette région mal connue et ces larges plages désertes. Et je la vis. J'observais sa silhouette. Elle s'était installée entre dunes et mer. Enfin, juste là où la dune se change en plage.

Sur ses épaules, un vieux châle rose. Un peu courbée, elle gardait le regard fixé sur la ligne d'horizon. Ses mains noueuses, marque la plus visible des ravages de l'âge, tremblaient doucement à rythme décousu. Un hochement de tête parfois accompagnait leur danse.

La lumière déclinait doucement, passant du citron à l'orange sanguine, sans faire de bruit. Je m'approchai silencieusement d'elle, si fragile, si menue face aux vents marins.

Maintenant que l'orange était devenue sang pourpre, les ombres se mélangeaient. La sienne, celle de la dune, celle de sa vie aussi sans doute.

J'étais tellement proche à présent que je pouvais la sentir, la respirer, l'entendre. Elle fredonnait un air d'autrefois que je ne parvenais pas à identifier, une musique d'avant-guerre sentant bon la java.

Son parfum à la lavande, mélangé à l'argent de ses cheveux, faisait d'elle un tableau à la fois élégant et suranné.

De près je pouvais voir les soubresauts de ses épaules, irréguliers et violents. Ce n'était pourtant ni un tic de l'âge ni des sanglots nostalgiques.

Non, plus je m'avançais plus il devint évident que ce qui secouait ses épaules avec tant d'énergie était un fou rire, un vrai fou rire de gamine. Un rire de fond de gorge, de fond de ventre. En m'apercevant, son rire se fit plus tendre. Espiègle et ingénue, elle me montra alors les taches de sang sur son pantalon de lin blanc. Ses mains tremblaient mais son regard était fier et serein. Ses yeux bleus délavés, presque transparents, évoquaient ces silences remplis de vie entre deux mouvements de musique.

Je me suis assise à ses côtés, elle a déposé sa main glacée sur la mienne brûlante et d'une voix un peu éraillée mais ferme, elle m'a raconté.

Je m'appelle Isabelle, mais tout le monde m'a toujours appelée Zibelle. Pourtant, belle je ne l'ai jamais été. J'avais plutôt pour moi un regard bleu et rieur, un sourire à fossettes perpétuellement accroché à mes lèvres et une poitrine généreuse. A 16 ans il n'en fallait pas plus pour être invitée à toutes les fêtes, pelotée par tous les garçons et jalouée par toutes les filles.

J'étais pourtant plutôt timide et innocente, les garçons m'effrayaient un peu avec leurs manières de valets de ferme, les filles avec leur élégance et leur maquillage m'inquiétaient encore plus. Je suis longtemps restée à l'écart de tout ce tumulte, ma mère qui m'élevait seule entretenait sagement la crainte de ce monde extérieur où je risquais à tout moment de me perdre, d'être enlevée, souillée.

Ce n'est donc que vers 25 ans que je l'ai rencontré. La guerre était finie depuis plus de 10 ans maintenant, chacun s'évertuait à l'oublier dans une course folle vers la réussite, l'argent, la consommation.

Lukas venait de ces contrées baltiques aux consonances exotiques, il était sérieux, toujours calme et poli. Ses cheveux noirs et ses yeux bleus offraient un contraste irrésistible. Quand il a posé ses mains sur moi, j'ai tout de suite su que je lui appartenais à jamais. J'avais 25 ans et lui bientôt 40, une différence d'âge qui fit jaser, inquiéta ma mère. Dans le village tout le monde imagina qu'il m'épousait pour réparer une faute et si chacun trouvait son geste élégant, j'étais moi jugée plutôt sévèrement.

Il ne m'avait pourtant pas encore touchée, à peine sa bouche avait-elle effleuré mes lèvres, une main plus pesante s'était-elle posée dans mon cou ou autour de ma taille si fine à l'époque, juste assez pour m'émouvoir et me révéler un corps chaud et affamé.

Lukas et moi nous sommes mariés discrètement dans la petite chapelle à la sortie du village, celle qui n'était plus utilisée que lors des processions. Il y eut peu de monde, ma mère, en larmes bien sûr, deux ou trois amies d'enfance un peu distantes et mon instituteur tellement désolé de voir sa protégée convoler avec un allemand, lui qui avait vu son école réquisitionnée et tous ses élèves juifs ou soupçonnés de l'être déportés sans ménagement.

Mais Lukas n'était pas comme eux, il était bon, fier et généreux. Il allait m'emmener dans le nord, dans sa ferme natale. J'ai tout quitté sans un regard en arrière. La vie s'ouvrait à moi, longue, gaie, riche, joyeuse.

La fête fut brève.

Je me souviens de ma nuit de noces. Il était sobre, il ne buvait d'ailleurs jamais. Il m'a déshabillée sans un mot, a tourné autour de moi comme un maquignon, tâté mes courbes sans les caresser, pincé brutalement mes tétons et dès mon premier cri, il m'a attachée au lit avec les menottes de son père. Il était très fier d'avoir pu tout conserver du passé glorieux de son paternel dans les SS. Cette première nuit, je suis simplement restée attachée, il ne m'a pas touchée. Mes sanglots m'étouffaient, je n'osais plus crier. Il m'a abandonnée dans cette position un peu trop longtemps. Quand il est revenu, j'avais uriné dans le lit.

Sa colère s'était déchaînée sur moi comme sur les meubles. Rouée de coups de bottes, de coups de matraque, il m'avait laissée presque morte avec l'ordre sans équivoque de tout ranger, tout réparer pour son retour. Et il partit en fermant soigneusement la maison à clé. Où aurais-je pu aller de toute manière. J'étais loin des miens et ne parlais pas la langue du pays. Quand il est rentré, l'essentiel était fait: les draps changés, les meubles remis en place, la cuisine récurée, j'avais même réussi à préparer un pot au feu avec les maigres réserves du frigo.

Il sembla satisfait, me lança un de ses sourires du début et m'attira contre lui. Je n'avais pas encore appris à me méfier.

Ce fut-là ma vraie nuit de noces. Il me prit sans ménagement, sans préparation, là sur la table de la cuisine. Couchée sur le ventre, il n'enleva ni ses bottes ni son pantalon, releva ma jupe tout en me plaquant contre le bois froid, déchira ma culotte au passage et me viola consciencieusement jusqu'à je perde connaissance.

Ensuite, les jambes tremblantes, aux traînées rosées de mon sang, je me suis enfermée dans la salle de bain pour vomir et me laver.

Bien sûr ce ne fut que le début.

Chaque soir, il inventait une autre raison, une autre punition, un autre supplice. Lorsqu'il me sentait à bout, il se faisait tendre, m'emmenait au bord de la mer, me montrait fièrement à ses amis, j'étais sa perle, sa reine ces jours-là. J'aurais pu alors hurler que j'étais surtout sa chose, son souffre douleur, sa putain plus que sa femme. Mais son regard froid me coupait tout courage et au creux de mon ventre je sentais bouger un petit être à venir qui aurait besoin de tout mon amour et de toute ma protection.

Heureusement, se fut un garçon. Il en fut tellement fier que pour un temps il oublia de s'amuser de moi et de mon corps. Ce corps que j'entretenais comme une gymnaste pour qu'il puisse continuer à résister aux coups.

J'ai vécu avec cet homme près de 30 ans, même vieillard il a toujours continué à m'humilier, me battre, me violer, chaque fois un peu plus, chaque fois un peu plus loin. J'ai résisté à tout, même à ses amis chasseurs auxquels il lui plaisait parfois de me prêter.

Mais ceux-là buvaient et avaient souvent l'alcool tendre. C'est à eux que je dois mes rares moments de plaisir, les quelques maigres caresses et encore plus furtifs baisers volés. L'un d'eux était même prêt à se battre pour m'enlever au monstre froid que j'avais épousé pleine d'espoir, mais il y avait mon fils. Mon bien le plus doux, le plus précieux. J'endurerais tout et plus encore pour le protéger, le voir grandir sainement.

Aujourd'hui, quand tu me regardes, tu vois une vieille femme mais je n'ai que 55 ans. Ma vie a été un enfer mais j'ai tenu, tenu jusqu'au bout. Mon Franz maintenant est grand, il est resté à la maison le plus longtemps possible, pour me protéger de la colère de son père que la sénilité n'avait fait qu'accroître.

Tu vois, le sang sur mon pantalon blanc, c'est la vengeance de mon premier sang.

Ce geste m'est venu comme une évidence. J'ai pris la dague de son père, il n'a même pas eu le temps de se défendre.

Aujourd'hui, j'ai égorgé Lukas comme un cochon, je l'ai laissé agoniser seul, sur la table de la cuisine qui m'avait si souvent entendu hurler. Je l'ai regardé se vider, il y avait quelques bulles rouges au coin de ses lèvres. Et avant de partir, j'ai essuyé soigneusement la lame sur mon pantalon, preuve indélébile de la fin de mon calvaire.

Pourquoi suis-je restée me demandes-tu, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de partir et d'emmener mon fils loin de cette brute.

Parce qu'il faut bien plus de force pour vivre avec son erreur, tout faire pour la réparer, plus de courage encore pour supporter au quotidien une telle abomination tout en conservant au fond du cœur assez d'espoir et de force pour sauver son enfant, lui montrer que l'horreur existe mais l'amour, les couleurs, la musique également, et pour l'emmener vers la joie et la douceur.

Hier Franz s'est marié. La mariée est belle comme une fleur de printemps et leurs regards m'ont guérie de toutes mes souffrances. Ce sont leurs gestes pleins de vie et d'espoir qui m'ont donné le courage de me libérer.

Alors je suis là, face à la mer, et je ris comme une gamine que je suis à nouveau. Je ne pense pas que je retournerai à la ferme. Son corps pourrira doucement, j'ai laissé la porte ouverte pour que chaque animal puisse venir se repaître de sa chair. Personne ne le regrettera, même ses amis avaient fini par le fuir.

A 55 ans crois-tu que je puisse recommencer une nouvelle vie?

Je sais aujourd'hui la force qui m'habite et j'aimerais recevoir ma part d'amour.